

De La Rochelle à Jérusalem au Moyen Âge



**Estelle
Ingrand-Varenne**
Chercheuse au CNRS

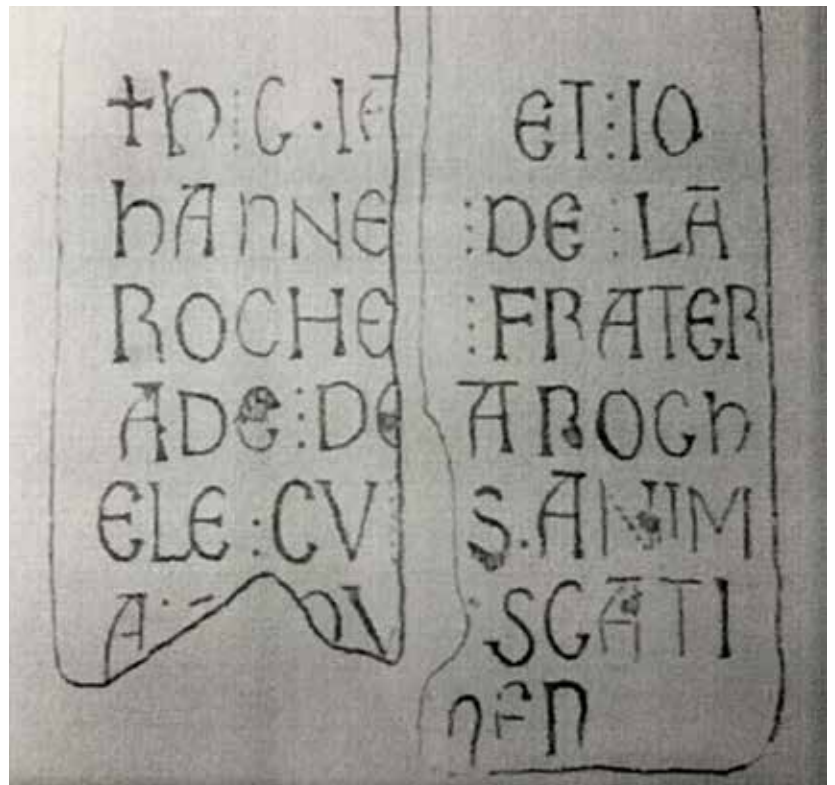
Une équipe internationale de chercheurs, basée à Poitiers, explore l'histoire des voyageurs de l'Ouest à travers leurs inscriptions laissées en Méditerranée orientale.

Jean de La Rochelle à Jérusalem

En 1874, lors d'une visite dans une maison chrétienne à deux pas de la porte de Damas, à Jérusalem, Charles Clermont-Ganneau (1846-1923) aperçut quelques lettres latines gravées sur

une marche d'escalier. Il demanda l'autorisation au propriétaire d'en faire un estampage (empreinte sur papier). Cette découverte lui rappela une autre marche où certains caractères alphabétiques étaient encore perceptibles quelques années plus tôt, en 1871, dans la cour d'une maison arabe près d'une autre porte de

▲ ???????????



Jérusalem, l'actuelle porte des Lions. Pour cet archéologue, épigraphiste et diplomate français, qui avait sillonné l'Orient et examiné nombre d'inscriptions antiques et médiévales, il n'y avait pas de doute : c'était là une inscription des croisades et les deux fragments correspondaient entre eux.

À juste titre. Les deux pierres réunies formaient un carré de 60 cm de côté et livraient le texte suivant : † *Hi[c] ja[c]et Johanne[s] de La Roche[le], frater Ade de [L]a Rochele, cu[ju]s anima [re] qu[ie]scat i[n] [pace. A]men.* « Ici gît Jean de La Rochelle, frère d'Adam de La Rochelle ; que son âme repose en paix ; amen¹ ». Un des fragments est conservé aujourd'hui à Jérusalem, dans le musée lapidaire des Pères blancs, à l'église Sainte-Anne, qui est un des quatre domaines nationaux français en « Terre sainte ». L'église du XII^e siècle fut en effet offerte en 1856 à Napoléon III par le sultan Abdülmeçid I^{er}, dirigeant l'Empire ottoman, en remerciement de son soutien lors de la guerre de Crimée contre l'expansionnisme russe (1853-1856).

Qui était Jean de La Rochelle, mort à Jérusalem à la fin du XII^e ou au début du XIII^e siècle ? L'épithaphe latine donne peu de renseignements personnels, mais est composée de deux expressions funéraires très communes « *hic jacet* » ici gît, indiquant le lieu du repos du corps, et un souhait pour son âme dans l'au-delà, « *anima requiescat in pace* », issu de la liturgie des défunts. La mention de son frère, Adam, est plus originale

et a laissé penser aux historiens qu'il pouvait s'agir d'un « paumier », autrement dit un pèlerin (qualifié ainsi par l'habitude de rapporter des branches de palmier de Jéricho) inhumé par son frère à l'issue d'un pèlerinage tragique. De nombreuses chartes de croisade évoquent en effet le départ en Orient de binômes fraternels aux XII^e-XIII^e siècles. Son patronyme laisse penser qu'il était originaire de La Rochelle, une ville neuve de marchands connue pour le commerce du vin et du sel, même si on ne peut l'assurer. Outre son port, la ville comptait une commanderie installée depuis 1139, un des plus importants établissements templiers de l'Ouest de la France à l'époque².

L'épigraphie en Orient latin, « un désert scientifique » ?

La pierre qui garde la mémoire du voyage de Jean de La Rochelle est l'une des 75 inscriptions funéraires du Royaume latin de Jérusalem (1099-1291), le plus grand des quatre états latins

▼ Fragment de l'épithaphe de Jean de La Rochelle retrouvé par Charles Clermont-Ganneau et conservé au musée lapidaire de l'église Sainte-Anne, à Jérusalem. | Photo Clément Dussart, Graph-East.

▲ Dessin de l'épithaphe complète de Jean de La Rochelle, réalisé par Clermont-Ganneau.

1. Clermont-Ganneau Charles, « John of La Rochelle's Epitaph », *Archaeological Researches in Palestine During the Years 1873-1874*, vol. 1, London, Palestine Exploration Fund, 1899, p. 230-232.

2. Voir l'inscription d'un des commandeurs : Favreau Robert, « L'épithaphe de Pierre de Legé, commandeur du Temple de La Rochelle († 1269) », *Revue de la Saintonge et de l'Aunis*, t. 8, 1982, p. 33-36.

L'épigraphie est la science qui étudie les inscriptions. Une inscription est un écrit qu'on a voulu porter à la connaissance du public le plus large et pour la plus longue durée, c'est pourquoi on a choisi non le parchemin ou le papier, mais des matériaux durs et durables comme la pierre, le métal, le bois.



fondés à la suite de la première croisade. À la fin du XIX^e siècle, quand Clermont-Ganneau se met en chasse des inscriptions de l'Orient latin, surtout lapidaires, les découvertes sont rares, à son grand étonnement. Ce qui fait dire à l'orientaliste qu'il y a une « extrême pénurie épigraphique ». Il n'en est rien. On compte aujourd'hui, grâce aux découvertes des archéologues de l'IAA (*Israel Antiquities Authority*) ou encore aux restaurations de la basilique de la Nativité à Bethléem, près de 310 inscriptions, conservées ou disparues, datant de la période franque : gravées dans la pierre des tombes, incisées dans le métal de chandeliers, de bassins liturgiques, de cloches, faites de tesselles colorées dans les mosaïques, peintes sur les murs des lieux saints. À titre de comparaison, l'ancienne région Poitou-Charentes (25 809 km²), soit à peu près l'équivalent de la superficie d'Israël et Palestine réunis (28 165 km²), considérée comme une région particulièrement riche en documentation épigraphique en France, n'a livré que 251 inscriptions datées des XII^e-XIII^e siècles.

Là est bien tout le paradoxe : l'épigraphie de l'Orient latin a longtemps semblé être « un désert scientifique », comme la qualifiait Cécile Treffort au sujet des inscriptions du Sud Liban. S'il est vrai que, au VII^e siècle, à l'aube de la conquête arabe et avec la vague de grécisation, l'écriture latine, qui était déjà



► Bassin avec la légende de saint Thomas. Le dernier vers du poème inscrit dit : « Accompagné des gémissements du peuple qui déplore la perte de son docteur, le corps de l'apôtre est conduit au tombeau ». Fabriqué en Europe au XII^e siècle, il fut apporté par les croisés et utilisé pour la liturgie à l'église de la Nativité de Bethléem. Il a été découvert enfoui, avec d'autres objets liturgiques, et fait partie du « Trésor de Bethléem » conservé au *Terra Sancta Museum* à Jérusalem. | Photo Estelle Ingrand-Varenne, Graph-East.

▲ Cloche avec sa note de musique inscrite. Elle fut découverte enfouie, avec d'autres objets liturgiques, et fait partie du « Trésor de Bethléem » conservé au *Terra Sancta Museum* à Jérusalem. | Photo Clément Dussart, Graph-East.

▲ Peintures de l'église d'Abu Gosh (Israël), tenue par les Hospitaliers et considérée comme le lieu saint d'Emmaüs, vers 1170. La peinture de l'absidiole sud représente les trois patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, avec les âmes des défunts comme représentation du Paradis. Si le style de la peinture est byzantin, les inscriptions sont en latin. | Photo Estelle Ingrand-Varenne, Graph-East.

▼ Mosaïque du transept de l'église de la Nativité de Bethléem, réalisée dans les années 1160, avec la scène de l'Incrédulité de saint Thomas et des citations bibliques inscrites inspirées de l'évangile de Jean 20, 27. | Photo Estelle Ingrand-Varenne, Graph-East.



minoritaire dans l'Orient hellénophone, disparut du paysage graphique monumental de la Méditerranée orientale, cependant, petit à petit et jusqu'à la conquête ottomane du XVI^e siècle, des pèlerins, des marchands, des soldats-mercenaires venus d'Occident, puis les croisés, réinvestirent ce vaste espace allant de la Grèce à l'Égypte. Établissant quartiers, hospices, églises et châteaux, ils apposèrent sur les monuments et les artefacts inscriptions et graffiti en alphabet latin. Ils tentaient ainsi, à travers la pierre, la peinture, la mosaïque, le verre et le métal, de s'appropriier graphiquement, mais aussi spatialement et symboliquement, les lieux, dont les lieux saints du christianisme.

Changer d'échelle : la Méditerranée orientale

C'est bien l'enjeu du projet Graph-East que de retrouver et d'étudier ces traces épigraphiques latines dans toute la Méditerranée orientale, autrement dit dans une région qui fut dominée par l'Empire byzantin et principalement par l'Empire islamique au cours des dix siècles pris en compte. Financé par le Conseil européen pour la recherche (ERC) pour cinq ans (2021-2026) et hébergé au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (CESCM) à Poitiers, ce projet est mené par une équipe internationale d'une dizaine de chercheurs, tant historiens et historiens d'art que philologue, expert en taille de pierre et en graffiti : Estelle Ingrand-Varenne, chercheuse CNRS et chef du projet ; Hasan Sercan Sağlam, postdoctorant ; Maria Aimé Villano, postdoctorante ; Yaroslav Stadnichenko, doctorant ; Clément Dussart, doctorant ; Savvas Mavromatidis, doctorant ; Thierry Grégor, docteur ; et l'accompagnement scientifique de Vladimir Agrigoraoui, chercheur CNRS, Cécile Treffort et Martin Aurell, tous deux professeurs à l'Université de Poitiers, Dominique Valérian, professeur à Paris 1 Panthéon Sorbonne, Manon Durier, ingénieure de recherche, et Livie Candusso, gestionnaire du projet. Cette équipe est aussi multilingue, avec huit langues parlées, ce qui est essentiel pour les différents pays étudiés.

Graph-East s'est fixé quatre objectifs pour comprendre ces textes inscrits. Le premier est d'explorer la « vie » de l'inscription, en la traquant depuis sa production au Moyen Âge jusqu'à sa réception aujourd'hui, à travers les manuscrits et les imprimés, les dessins faits par les Orientalistes, tels Clermont-Ganneau ou Cerruti, ou encore les musées qui l'ont exposée. Ces textes sont souvent resémantisés ou instrumentalisés au cours de leur



◀ Manuscrit attribué à Marcello Cerruti (1808-1896), conservé à la bibliothèque municipale Passerini-Landi de Plaisance (ms. com. 14), contenant des dessins et relevés d'inscriptions ; ici, au folio 4, la pierre tombale de Marie de Bessan, morte en 1322 à l'âge de 28 ans à Chypre. | Photo Massimo Baucia, avec l'aimable permission de la Bibliothèque municipale Passerini-Landi de Plaisance.

histoire. Le deuxième but est de comprendre qui utilisait cette écriture latine, du commanditaire à l'artiste et à l'artisan, avec quelles techniques et quelles compétences. La question est encore plus complexe pour les graffitis de pèlerins et voyageurs, qui sont plus spontanés et moins régulés. Si le projet se focalise sur l'écriture en alphabet latin, le but n'est pas l'isoler, et le troisième objectif vise à la replacer dans un paysage graphique large, avec l'arabe, le grec, l'hébreu, l'arménien, etc. pour proposer une histoire connectée des épigraphies dans ces sociétés cosmopolites et multiculturelles. Enfin, cette écriture n'était pas coupée de ses racines occidentales ; on peut la qualifier d'« écriture migrante » et l'étudier au prisme des

▲ L'équipe au travail : pour mieux comprendre la gravure des inscriptions lapidaires, il a fallu s'initier à la taille de pierre, en comprendre les gestes, les différents types d'outils et de pierres. | Photo Clément Dussart, Graph-East.

▼ Graffitis médiévaux en différentes écritures sur les colonnes de la façade de la basilique du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Le nom Dandolo est celui d'une grande famille des doges de Venise. | Photo Estelle Ingrand-Varenne, Graph-East





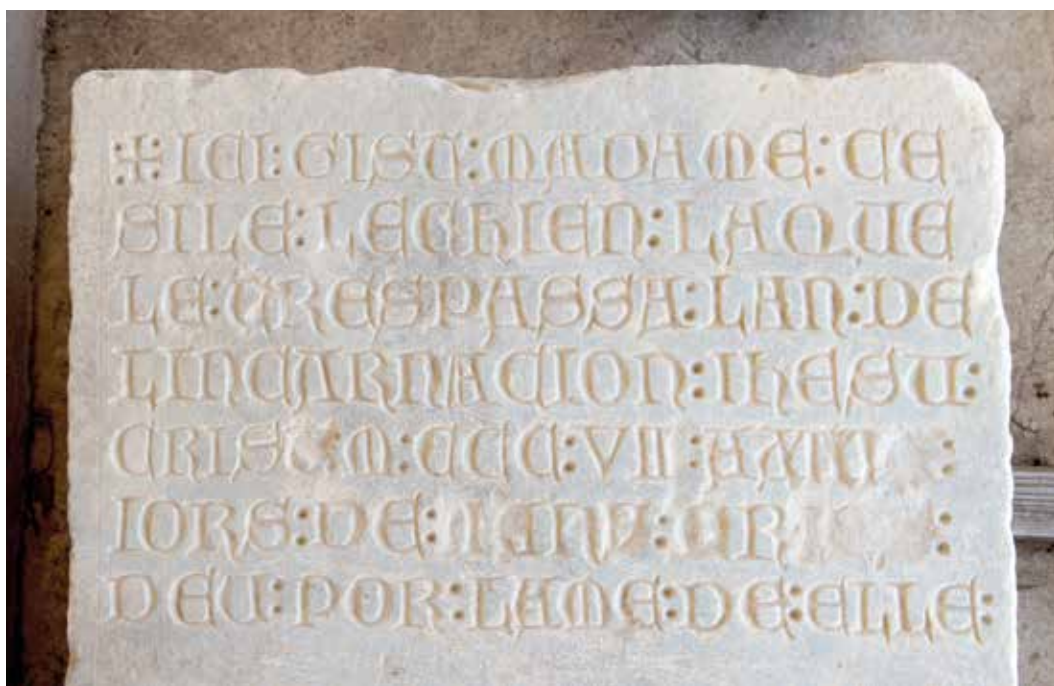
▲ Mosaïque de la nef de l'église de la Nativité de Bethléem, réalisée dans les années 1160, portant la « signature » de l'artiste Basile, en latin et en syriaque. | Photo Estelle Ingrand-Varenne, Graph-East.

▲ Pierre tombale pour Cécile Lechien, morte en 1307, dont l'épithaphe est en français d'Outremer († Ici gist Madame Cesile Lechien, laquele trespasa l'an de l'incarnation Jhesus Crist MCCCVII a XIII jors de jans. [P] riez Deu por l'ame de elle) conservée dans les réserves du Musée archéologique de Paphos, à Chypre. | Photo Éva Avril, Graph-East

transferts culturels entre Orient et Occident, en suivant ses vagabondages, ses canaux de diffusion et ses réseaux de circulation.

Pour le mener à bien, il a fallu trouver une méthodologie adaptée. Tout d'abord en créant un corpus exhaustif des inscriptions (2500-3000) par un travail en bibliothèque pour compiler la bibliographie, mais aussi dans les archives, et, surtout, sur le terrain, pour examiner les inscriptions et graffitis avec une photographe professionnelle, Éva Avril. Les chercheurs se sont rendus en Israël, Palestine, Chypre, Grèce et Turquie; le prochain objectif est l'île de Rhodes. L'ensemble des données recueillies est stocké et analysé dans une base Heurist, où les

textes sont « autopsiés », transcrits, traduits et expliqués. Ce travail serait impossible sans la collaboration avec les chercheurs sur place et les spécialistes des autres écritures. Le but est de créer le premier réseau international d'experts des différentes épigraphies (byzantine, arabe chrétienne et musulmane, syriaque, hébraïque, etc.). Enfin, ce projet est aussi un moyen de sensibiliser le grand public: l'épigraphie ne concerne pas que les épigraphistes, c'est un patrimoine commun qu'il faut sauvegarder et qui est aujourd'hui en danger. Des séries documentaires ont donc été réalisées pour faire connaître ce travail et une exposition virtuelle en partenariat avec le musée de Cluny à Paris verra le jour en fin de projet.






Du français d'Outremer

Revenons pour finir à Jean de La Rochelle. Le patronyme sculpté dans la pierre a été laissé en français, alors que le reste du texte est en latin. Ce phénomène d'intrusion rappelle que les XII^e-XIII^e siècles sont marqués par un des changements linguistiques et culturels majeurs qui touche la totalité de l'Occident latin, l'utilisation à l'écrit des langues vernaculaires, c'est-à-dire locales, européennes, au côté du latin. Or, La Rochelle est une région où le français va rapidement être mis par écrit, avant la seconde moitié du XIII^e siècle, qui constitue la période charnière. Des actes y ont en effet été passés en langue vernaculaire comme en Aunis depuis 1211, et en Saintonge depuis 1229.

La langue française n'est pas étrangère à l'Orient. Certes, il s'agit d'un espace multilingue et à Acre, capitale politique et administrative du Royaume après la prise de Jérusalem par Saladin en 1187, se côtoyaient des locuteurs du français (langue d'oïl) et du provençal (langue d'oc), des marchands de Gênes et de Venise, des Catalans, des germanophones dans l'ordre Teutonique, des Anglais dans le quartier de Montmusard. S'ajoutaient à ceux-ci la population flottante de pèlerins venus de l'ensemble de la chrétienté latine ainsi que les hommes d'armes, et les populations autochtones, chrétiennes, musulmanes ou juives, qui utilisaient l'arabe comme langue quotidienne, et pour

certaines le syriaque, l'arménien et le grec. Cette situation de mixture des dialectes et de contacts des langues fit naître au XIII^e siècle une nouvelle forme de français, sorte de « **koinè** » : le français d'Outremer. Le terme « Outremer » vient des sources médiévales et désigne littéralement « [la terre] au-delà de la mer », l'autre bout de la mer Méditerranée, vue selon la perspective des chrétiens d'Occident. Ce français d'Outremer était utilisé dans les inscriptions et a suivi les vagues de migrations puisque, outre les états de Syrie-Palestine, il se développa à Chypre, en particulier sous les Lusignan, en Morée, la région du Péloponnèse en Grèce, et à Rhodes, occupée par les Hospitaliers aux XIV^e-XV^e siècles.

Ces traces alphabétiques anodines, effacées sur une marche d'escalier, révèlent un pan d'histoire des textes jusque-là délaissé, mais qui peut renouveler la perception de la langue et de l'écriture entre Orient et Occident au Moyen Âge. La piste ouverte par Clermont-Ganneau au XIX^e siècle est déjà plus que fructueuse et l'enquête ne fait que commencer. 

▲ Peintures de la chapelle royale de Pyrga, à Chypre. Les scènes représentent la Résurrection de Lazare, l'Entrée du Christ à Jérusalem, la Cène, avec des légendes en français d'Outremer. | Photo Éva Avril, Graph-East.

Pour suivre le projet Graph-East :

<https://grapheast.hypotheses.org>

Pour regarder la série documentaire :

<https://grapheast.hypotheses.org/360>

Pour regarder le reportage de France 3 Aquitaine :

<https://grapheast.hypotheses.org/954>